

WEEK-END modes de vie

Graff
o'man

Ils s'appellent
Mode 2, Oeno,
Pro: ils
représentent
trois facettes
de cette
culture de
peinture

murale entrée dans
le paysage urbain
il y a vingt ans. Portraits.

Vers 16h30, Pro arrive, bonnet enfoncé sur les oreilles, au terrain de foot de la rue Dunois dans le XIII^e arrondissement, caché entre trois immeubles d'une vingtaine d'étages. Depuis deux week-ends, il partage avec une dizaine d'autres graffiti-artistes un mur de 50 mètres pour peindre des lettres futuristes qui inventent une nouvelle calligraphie. La poussière soulevée par les joueurs de foot se mélange avec l'odeur des bombes aérosols: «C'est un mur qu'on repeint régulièrement depuis cinq-six ans, explique Pro. Jacques Toubon l'avait donné à l'un d'entre nous avant les élections. On se l'est approprié, il ne reste plus beaucoup de surfaces dans Paris pour pouvoir peindre alors on repasse sur ce qu'on a déjà fait. On essaie de faire un mur entre copains tous les week-ends comme d'autres font leur partie de foot ou de pétanque.»

«**Mensonge, une ville propre.**» Sauf que depuis trois ans, Pro, 25 ans et intermittent du spectacle, ne fait plus que ça. Il vivote, dit-il, grâce au rap, au graffiti (devantures de magasin, commandes d'associations...) et aux T-shirts de sa marque, Grim Team. Avant, ce métis franco-ivoirien qui a grandi dans une cité de Choisy-le-Roi cumulait

petits boulots le jour (dératissage dans le métro, vendeur à McDo...) et peinture de murs la nuit. «Mes copains de cité ne comprenaient pas pourquoi je passais autant de temps sur une activité qui ne rapportait pas d'argent mais des embrouilles avec la police... mais j'étais passionné.» Pro dessine depuis qu'il a six ans. La peinture à la bombe aérosol, il l'a découverte à 11 ans en allant à un concert des rappeurs NTM et des punks Béruriers Noirs. Là, il voit - Mode2, graffiti-artiste anglais, peindre des personnages sur un mur: «J'ai eu un choc. Dans mon collège, on n'avait pas de sortie dans les musées, on nous emmenait plutôt au Parc Astérix. En voyant Mode 2 travailler, j'ai compris ce que je pouvais faire avec mes dessins, c'était la liberté.» Un CAP de peintre en lettres en poche, Pro continue son apprentissage du graff en lisant des livres sur les pionniers américains (Spray Can Art, Subway Art...), apprend à manier la bombe en figolant sa signature sur toutes les surfaces que propose la ville. Depuis, Pro a voyagé aux Etats-Unis, au

Brasil: «Dans le Bronx, les propriétaires des supermarchés paient pour décorer leurs murs, à São Paulo même dans les favelas, les patrons de cafés te demandent de peindre leurs baraques. A Paris, ils préfèrent payer une société pour nettoyer.»

A 25 ans, le dernier rejeton de graffiti-artistes se dit nostalgique: «Avant, Paris, ça avait de la gueule. C'est le mensonge, une ville propre, ça veut dire qu'il n'y a pas de vie. Une ville doit être marquée par son époque. Dans les années 60, c'était les pochoirs. Avant sur les stores des magasins, il y avait trois générations de taggueurs.»

«**Je tagguais le train.**» Oeno, 30 ans, aujourd'hui DJ, faisait partie de ceux qui ont marqué Paris de son empreinte. Comme Pro, il stresse dans une ville sans signatures: «Autant, je trouve qu'un tag n'a aucun sens sur les vieilles pierres d'un ●●●

●●● village en pleine campagne, autant, ça fait partie du décor d'une ville. Après tout, à qui appartient la ville? A ceux qui y vivent ou ceux qui la possèdent? Je ne pense pas que nos tags agressent plus le paysage urbain que les panneaux publicitaires. Pour nous tagguer, graffiter est une manière de récupérer la ville qui doit être au service de l'homme et pas l'inverse.»

«**Vandales En Puissance.**» A l'écouter, le tag est une affaire de mœurs, de générations: «Pour beaucoup de jeunes aujourd'hui, un tag, ce n'est pas grave. Avant, on graffitait sur sa table de classe le nom de sa copine maintenant on y met son tag, son surnom. Si on veut faire de la branlette sociologique, on peut aussi dire que c'est peut-être une manière de se détacher de l'identité que tes parents t'ont donnée.»

N'empêche. Issue d'une famille éclatée, Oeno, à 15 ans, passe du temps dans les transports urbains, ses grands-parents sont à Melun, sa mère à Paris. «Au lieu de lire un livre, je tagguais le train.» A la fin des années 80, il crée un groupe de taggueurs avec son copain, Colors, les VEP (Vandales En Puissance). Marquer les transports urbains de sa signature devient un sport, un hobby à forte adrénaline, une obsession de collectionneurs: «Il fallait devenir le king de toutes les surfaces: toits, catacombes, tunnels, rames de métros.»

Début des années 90, alors que les wagons sont recouverts de tags, taggueurs et graffiteurs attendent que la RATP ferme ses stations pour recouvrir la nuit au dépôt les rames avec des personnages et des lettres plus élaborés. La société de transports choisit de les effacer. Une quarantaine de taggueurs décident alors en représailles de recouvrir la plus belle station du réseau métropolitain parisien: Louvre. Ils ne seront qu'une poignée à y aller. Oeno sera le seul arrêté... pendant les épreuves de son bac B.

Avec le recul, il apparente sa démarche vandale à celle des dadaïstes («La station du Louvre, c'était en quelque sorte, les moustaches de Duchamp sur la Joconde»). Même s'il reconnaît qu'il fallait qu'il soit puni, il trouve sa peine (un mois de prison ferme) disproportionnée. Son envie de

tagguer est passée avec l'âge mais il s'étonne toujours qu'on applique la même politique. «Après dix ans de répression, il y a toujours des tags et des graffitis mais toujours pas de politique globale de la ville où tous les acteurs soient impliqués: RATP, SNCF. Il faudrait quand même réfléchir à instaurer un dialogue. Pourquoi, on ne laisserait pas aux taggueurs les tunnels du métro, les murs qui longent les voies ferrées? En quoi ça gêne les voyageurs de voir de la couleur plutôt que des murs sombres et gris.»

Demandés à l'étranger. Le pionnier Mode 2, 34 ans, dont dix-huit de peinture à la bombe aérosol, ne comprend pas pourquoi la Ville ne lui a jamais commandé de fresque murale. A l'étranger, on sollicite régulièrement ces artistes: «Je pars la semaine prochaine en Irlande du Nord pour peindre une fresque commémorative après un attentat dans la ville d'Omagh. Il y a eu un appel d'offres et j'ai remporté le concours. Les graffiti-artistes sont ceux qui ont le langage visuel et graphique le mieux adapté au décor urbain où nous nous exerçons depuis des années. Nous avons l'habitude de dialoguer avec les habitants, de trouver des fresques qui les représentent, qui ne nient pas leur identité.» De gérer aussi les codes culturels de chaque ville. «A Los Angeles, éviter le bleu et le rouge, couleurs de gangs. A Paris, bannir le noir ou les couleurs sombres devant une école maternelle.» Né à l'île Maurice, scolarisé à Londres, Mode 2,

petit-fils de l'architecte de la cathédrale de Curepipe, dessine depuis qu'il est enfant en reproduisant les personnages des bandes dessinées américaines ou ceux du *Seigneur des Anneaux*. A 15 ans, il remporte un concours national de figurines de jeux de rôles. L'année suivante, il découvre la culture hip-hop, apprend à manipuler une bombe aérosol puis il vient à Paris pour travailler dans une entreprise d'images de synthèse mais s'investit très vite dans le graffiti («On exprimait plus vite ses idées en une nuit sur un mur qu'en une semaine de calculs pour une image sur ordinateur. La culture hip-hop me fascinait, elle me permettait de rencontrer des jeunes de tous les quartiers, elle semblait ouverte à toutes les évolutions.») Mode 2 appartient à cette génération de graffiti-artistes qui pensaient pouvoir changer le monde en peignant dans la rue, en rendant l'art accessible à tous: «Le support urbain ne doit pas seulement être réservé à des gens qui ont l'argent pour s'acheter des emplacements publicitaires. En ville, le paysage est déshuma-

nisé. Au début, on peignait instinctivement, pour égayer notre environnement.» Très vite, Mode 2 a habité sa peinture de ses personnages, dessinant avec sa bombe aussi finement qu'il le fait avec un crayon, en écoutant la pression, et le jet de son spray: «Pas besoin d'avoir des bombes calibrées à basse pression, où des capuchons stylisés "New York" comme les magasins les vendent maintenant.» Car aujourd'hui, si graffiti-artistes ou taggueurs, après vingt ans de présence sur les murs des villes, n'ont toujours pas droit de cité, toute une économie s'est bâtie autour d'eux. Les marques d'aérosols se multiplient, les fabricants adaptent leurs produits et les entreprises de nettoyage emportent des marchés auprès des villes ●

STÉPHANIE BINET

1965
1970

Apparition des premiers graffitis dans les rues et stations de métros de New York et Philadelphie. Les pionniers de la *spray can art* (peinture à la bombe aérosol) exposent aujourd'hui leurs peintures (Futura 2000, Jon One, Reas, Daze...).

1982

Les premiers tags sur les murs de Paris avec les signatures de Bando... Premier concert en France du New York City Rap Tour avec des démonstrations de graffiti-art par Futura 2000. La culture hip-hop a adopté cette esthétique graphique mi-années 70.

1984
1986

Premiers métros et RER

taggés. Un terrain vague situé entre les métros de Stalingrad et La-Chapelle (où se trouve l'actuel emplacement de La Poste) sert de surface et de galerie ouverte aux graffiti-artistes (BBC, CTK, TRP, Boucaneers...)

1988
1991

La RATP offre des emplacements publicitaires mais le dialogue avec les taggers tourne court. Premières arrestations. Les graffiti-artistes développent d'autres surfaces: T-shirts, autocollants, boutiques.

1999

La Mairie de Paris confie à une entreprise privée, Korregan, le soin de nettoyer en 18 mois toutes les façades à hauteur de 4 mètres, enlever les nouveaux tags sous quinze jours et mettre en place un système de cartographie du tag.

2000

Nouvelle surface: les camions des marchés parisiens. Ces propriétés privées en mouvement sont les seules à échapper au cahier des charges de Korregan. Un commerçant qui souhaite une devanture peinte doit demander une autorisation.

Peu de surfaces, mais une balade sociologique...

L'institut de recherche sur les sociétés contemporaines du CNRS organisait, mercredi dernier, sa deuxième promenade sociologique dans Paris. La

première était consacrée au XVII^e arrondissement et son histoire, la seconde s'intitulait: «les Métamorphoses de la ville, du tag au graff». Une visite qui

tombe en pleine pénurie de surfaces pour ces modes d'expression, provoquée par la répression de la brigade ferroviai-

re et la politique de nettoyage. Alain Millon avait été choisi pour guide. De formation philosophique, ce sociologue qui travaille aujourd'hui dans un

cabinet d'urbanisme a commencé à s'intéresser aux graffitis au début des années 80. Alors qu'il travaillait sur l'art de converser, il s'est rendu compte que les villes aussi parlaient à travers ces graffitis. Sa promenade se concentrait sur deux lieux, les anciens ateliers frigorifiques de la SNCF et une imprimerie de la rue Watt, situés sur «le plus grand projet d'urbanisme depuis Haussmann», entre

Bercy et gare d'Austerlitz. A l'intérieur des Frigos, aujourd'hui, un squatt d'artistes en sursis, couvert de couches successives de tags (signatures en une seule couleur) et de graffs (lettrages et personnages), le sociologue expose: *«Le tag et le graff mural contribuent-ils à façonner le nouveau paysage de la ville*

ou sont-ils des cicatrices qui la défigurent?» Puis, il propose d'entrée d'éviter la question esthétique, de sortir de la problématique des pouvoirs publics: *«Le tag est mauvais, le graff est bon»* mais de chercher d'autres grilles de lectures: *«Tag et graff permettent-ils de retisser le lien social? Comment interpellent-ils les politiques sur la propreté et de la propriété de la ville?»* Pour lui, les taggueurs et les graffiti-artistes sont des «relégués» de l'ur-

banisation, vivant sur un territoire en étant privés de leurs droits, exclus des circuits traditionnels de l'art. L'auditoire a parcouru vingt mètres. Arrivé à la rue Watt où un imprimeur a prêté ses surfaces à des graffiti-artistes, surprise! La Semepa, société d'économie mixte de l'est parisien, a masqué avec des palissades les murs fraîchement graffités. Cacher ces cicatrices que la ville ne saurait voir ●

S. B